

1

« Avez-vous déjà observé un ballon ? Avez-vous remarqué qu'il est un des rares objets à s'apparenter à une sphère parfaite ? Avez-vous remarqué que chaque ballon lancé, botté, projeté, catapulté, suit une trajectoire unique, en fonction de la force de la propulsion et du frottement de l'air ? Il s'apparente à un objet vivant.¹ »

2

« Ma Terre est ronde comme un ballon.

— Vous prenez-vous pour le nouveau Galilée ? Votre affirmation est bien péremptoire.

— Il est facile de constater que le ballon roule sur le sol. Il roule parce qu'il est sphérique. Comme la Terre.

— Que vous dites !

— Pensez-vous que l'on puisse faire tenir un terrain de football sur un ballon ?

— Bien sûr que non !

— Je vous assure que cela est possible en vertu du référentiel 'ballon' adopté.

— De quoi parlez-vous ?

1 E. GHYS, *La Petite histoire du ballon de football*, Paris, Odile Jacob, 2023.

— Le référentiel est un solide, c'est-à-dire un ensemble de points fixes, par rapport auquel on repère une position ou un mouvement. Si on utilise le ballon comme référentiel...

— Laissons ces explications. Et vous ? Où vous situez-vous par rapport à ce référentiel ?

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre... Et bien... Derrière.

— Plaît-il ?

— Je me situe derrière. Je le pousse du pied, je le projette, je m'élance à sa poursuite...

— Vous prenez-vous pour un démiurge ? Capable de mouvoir les objets selon votre convenance ?

— Du tout. Je décris une action classique de jeu de ballon au pied. »

3

J'aimerais prendre appui. Je tiens à peine debout. Mes membres sont engourdis, raides, douloureux. Mon cerveau est embrumé. J'ai l'impression de sortir difficilement d'une longue période d'hibernation. Je regarde lentement autour de moi, clignant des yeux, cherchant à prendre connaissance de ce qui m'entoure.

« Vous évoquez un référentiel roulant. Nous ne sommes pas certains que vous parlez d'un ballon de football.

— D'un ballon de 'balle de pied' ? »

L'homme à qui je viens de répondre me regarde en haussant les sourcils, l'air sévère. Ma répartie lui a-t-elle déplu ? Je sens confusément que je dois dire quelque chose.

« Je plaisantais.

— Libre à vous de penser que c'est le moment.

— Je... Oui... D'un ballon de football, évidemment... Je vois que vous ne suiviez pas les Roumanie-France de rugby des samedis après-midis pluvieux d'automne.

— Et donc ?

— Je me comprends.

— Pour le moment, vous êtes bien le seul. »

Ce que je ne comprends pas, c'est ce que je fais dans cette pièce à l'atmosphère froide et brouillardeuse.

4

J'observe l'homme assis face à moi avec attention. Son visage, que je ne parviens pas à identifier, m'est pourtant familier. Un visage large, légèrement replet, aux lèvres minces. Un visage pourtant peu banal. Indifférent à mon examen, l'homme reprend son questionnement :

« Avez-vous joué ?

— Comme tous les enfants. Jouer est une nécessité.

— Que voulez-vous dire ?

— Le jeu favorise le développement des habiletés psychomotrices et des stratégies adaptatives individuelles et collectives. »

Un deuxième homme, situé aussi face à moi mais à ma droite, apparaît soudain dans la lumière. Il demande doucement :

« Avez-vous joué au football ?

— Ah. Un peu. Avec les copains. Dans la cour d'école. Dans la rue. Sur des terrains vagues. »

L'homme fait la moue. Il ne semble pas convaincu. J'insiste :

« Vous semblez dubitatif. C'est important de jouer avec les copains. Je vous recommande de lire le roman de Jules Romains. »

Je pense aux copains : Denis et Christophe, François et Olivier... Denis et ses passements de jambes... Christophe et sa vitesse de course. François et ses dribbles extérieurs du pied gauche... Olivier et son efficacité maladroite devant le but... Les copains des bons et des mauvais matchs, des beaux jours et des jours de peine. Ceux avec qui on grandit et qui nous font grandir. Je pense à eux et à tous les autres. Ceux conservés et ceux perdus de vue. Ceux...

Une voix d'enfant interrompt ma rêverie :

« Mais paaaasseu, t'es trop persooo ! »

Je ne l'identifie pas. Elle pourrait être la voix de n'importe quel enfant. Je ne sais même pas à qui elle s'adresse. Mais je n'ai pas le temps de m'interroger. Un troisième homme, assis également face à moi mais sur ma gauche, demande d'un ton brusque :

« Romains ? Ceux de l'A.S. Roma ou ceux de la Lazio ? »

Je sursaute. Encore un que je n'avais pas vu. Mais combien sont-ils ? Désarçonné, je bafouille :

« Non... Je ne parlais pas de... Peut-être avez-vous lu le 'Petit Nicolas' ? »

Je ferme les yeux. J'aurais voulu me masser les tempes tant la douleur me martyrise le crâne. L'homme reprend :

« Paul Nicolas ? L'ancien attaquant du Red Star et d'Amiens ? Mais il n'a jamais rien écrit ! »

Je tente de préciser :

« Non... Sempé...²

— Nous ne connaissons pas. Dans quelle équipe joue-t-il ? »

Plaisante-t-il ? Comment est-il possible de... ? Soudain, l'image

2 SEMPÉ et R. GOSCINNY, *Le Petit Nicolas fait du sport*. Chapitre 4 : Le football, Paris, Imav Éditions, 2014.

d'un visage de petit garçon âgé de sept ou huit ans apparaît. Tel un fantôme, elle flotte dans la pièce et stationne face à moi, masquant mes interlocuteurs. Cette vision me perturbe. Je lui trouve un air mélancolique. Ce n'est ni le lieu ni le moment de se laisser distraire. Je secoue la tête. Instantanément, l'image éclate telle une bulle de savon.

« Oubliez la lecture... »

Mon interlocuteur reste un temps silencieux. La réponse lui a-t-elle paru insolente ? Il finit par articuler d'une voix qui maîtrise mal sa colère :

« Cessez donc de nous égarer dans des digressions inutiles. Le temps est compté. »

Mais que veut-il signifier ? J'ouvre les yeux et sursaute. Je jurerais que, l'espace d'un instant, le corps de l'homme m'est apparu surmonté de la tête, chaussée de lunettes, de l'agaçant Agnan.

5

Je regarde alternativement les trois hommes assis face à moi. Je cligne des yeux. Avec le brouillard qui se diffuse, je peine de plus en plus à les distinguer. Habits noirs et blancs. Ou habits blancs et noirs. Étrangement, ils se ressemblent. Trois pingouins. Ou trois manchots. Il ne manquerait plus qu'ils se dandinent sur place en claquant du bec. Pour le moment, ils laissent durer un silence oppressant. Lentement, délicatement, l'homme assis au centre tourne les pages d'un livre posé devant lui. Il m'ignore complètement. Sans lever les yeux, il énonce :

« Nous lisons le Code : ‘Le football se pratique sur un terrain d’une longueur comprise entre quatre-vingt-dix et cent-vingt mètres et d’une largeur comprise entre quarante-cinq et quatre-vingt-dix mètres de long. Soit sur une surface comprise entre quatre-mille-cinquante et dix-mille-huit-cents mètres carrés’. »

J’écoute aussi attentivement que mes douleurs migraineuses me le permettent. Je reste silencieux lorsque l’homme se tait. Tout semble si incompréhensible, si irréel.

« La largeur, c’est la longueur mais en plus court. » précise doctement l’homme à ma droite.

Je grimace un sourire. L’homme à ma gauche s’impatiente :

« Vous ne dites rien ? »

— Ah ? J’attendais les données qui m’auraient permis de calculer à quelle heure les joueurs se croisent dans le rond central...

— Nous vous découvrons comique. »

Sans même le regarder, l’homme assis au centre tend son index vers son voisin. Par ce geste, il lui intime l’ordre de se taire. L’autre se renfrogne et détourne la tête. J’ai l’intuition que l’homme assis au centre est le plus important des trois. Parce qu’il possède un livre ? Parce ses tempes grisonnantes indiquent qu’il est le plus âgé ? Parce que... ? Peu importe. Je suis persuadé de la nécessité de susciter son intérêt et de capter son écoute. Je tente de justifier ma remarque insolente.

« Vous me rappelez ma prof de maths de collège. »

Tout en prononçant ces mots, je prends conscience de l’absurdité de ma justification. Mais l’homme au livre ne semble pas s’en offusquer. Il demande :

« Gyula Zsengellér ? »

— Non... Sophie Godot... Vous la connaissez ?

— Non. Voulez-vous la faire entendre comme témoin ? Nous pouvons l’attendre. »

Je ferme une nouvelle fois les yeux. Qui sont ces hommes ? Quelles sont leurs intentions à mon égard ? Quel est le sens de toutes ces questions ? J'ai l'impression d'être face à des inquisiteurs.

« Non... Merci... Ce n'est pas la peine... »

J'ignore qui sont les trois individus qui me font face, assis derrière leur table large, et qui m'interrogent. Pourtant je ne pourrais jurer ne les avoir jamais rencontrés. L'état nébuleux de mes pensées ne me permet pas la moindre certitude. Sauf celle de n'avoir aucune envie de m'éterniser dans cette pièce.

6

Je regarde autour de moi. Où suis-je ? Dans une cave de la rue Morgue ? Comment suis-je arrivé dans cette pièce ? Comment en sortir ? Je ne parviens pas à mobiliser mes souvenirs. Les trois hommes ne m'en laissent pas le temps. Ils attendent, impatiemment, que je prenne la parole. Désireux de ne pas susciter leur mécontentement, je tente de reprendre la conversation :

« Connaissez le dessin animé Foot 2 rue ?³ »

Les trois hommes plissent les yeux, manifestant leur perplexité.

« Non. »

Des bruits secs et réguliers se font soudain entendre. Je sursaute. Dans un coin sombre de la pièce, un petit dragon rouge, vêtu d'un maillot bleu, s'applique à jongler du pied avec une

3 Série animée créée par M. BERETTA et S. ROSENZWEIG, ©Production Philippe Alessandri, 4 saisons/104 épisodes, 2005-2010.

sphère de couleurs verte et bleue. Une Terre ! Je n'en crois pas mes yeux. Vif et alerte, il n'a pas l'air d'une hallucination. Posant la Terre au sol, il mime un dribble face à un adversaire invisible. Je l'entends murmurer :

« Comme Alice me l'a appris... Hop, hop, hop... Je fais passer la balle sous ma patte et je la bloque derrière ma cuisse... J'ai le style ! »

Impressionné par la précision de ses gestes, je l'imagine à la pointe de l'attaque de l'A.S. Dragons Papeete. Remarquant que je l'observe, il sourit et, brusquement, disparaît de ma vue. Oubliée, la Terre roule sur le sol avant de s'immobiliser. J'ai une envie irrépressible de m'en emparer mais la raison me commande de reprendre mes explications.

« Vous devriez vous intéresser au football de rue ou de terrain vague. Beaucoup de grands joueurs ont commencé ainsi avant d'intégrer un club. »

L'homme au livre m'interrompt d'un ton sec :

« Vous n'êtes pas ici pour nous conseiller ce que nous devons lire ou nous dire ce à quoi nous devons nous intéresser. »

Déstabilisé par cette manifestation d'irritation, je reste silencieux. Je peine à respirer calmement. Soucieux de poursuivre l'interrogatoire, l'homme à ma droite demande :

« Évoquez-vous le cas des joueurs d'Amérique du Sud et d'Afrique ?

— Oui... mais pas que... »

D'un geste de la main, mon interlocuteur m'encourage à expliquer. J'inspire profondément.

« Ce football est très important sur certains continents. Au Sénégal, les navétanes...

— Je ne connais pas ce terme. Qu'est-ce ?

— Des compétitions sportives informelles qui ont lieu lors des

saisons des pluies. Le terme fait référence aux migrants saisonniers du bassin arachidier. Les matchs opposent des équipes de quartiers différents qui s'affrontent sur des terrains vagues. Ces parties sont très populaires : elles attirent plus que les matchs de championnat.

— Oh. »

Le ton est étrangement doux. Paradoxalement, il ne me rassure pas. Peut-être ai-je trop regardé de séries télévisées où étaient associés un 'bon' et un 'mauvais' flic dont le but commun était de berner leur interlocuteur et lui faire avouer son crime. Mais moi je n'ai commis aucun crime ! Ou alors ? Je regarde les trois hommes tour à tour. Trois... Un chiffre symbolique. Qui sont-ils ?? Pourquoi ne dévoilent-ils pas leur identité ? Un 'bon', une 'brute' et un 'truand' ? Je ne serais pas surpris d'apprendre que l'un d'eux se surnomme 'Cris'. Envahi par l'inquiétude, je redouble de prudence.

« Au Brésil, la pelada se pratique sans terrain ni règle.

— Que signifie ce terme ? Je ne le connais pas non plus.

— Il signifie 'pelée' ou 'rasée'. Il désigne le terrain sur lequel se disputent ces parties de football improvisées. Certains observateurs assurent que les pratiquants développent un jeu moins stéréotypé, plus intuitif, plus individualiste également. Les obstacles rencontrés, comme un trottoir ou le cadavre d'un animal mort... »

À ces mots, l'homme à ma droite réprime un haut-le-cœur.

« Obligent les joueurs à acquérir une technique hors pair. Garincha, Romario, Rivaldo et Neymar ont pratiqué cette activité. Cela expliquerait pourquoi ces joueurs affirment davantage que les autres leur individualité sur et hors du terrain. »

L'homme à ma gauche ricane :

« Notamment dans les boîtes de nuit. »

‘Copacabana’... L’air lancinant vient bousculer mes pensées.

« Cette pratique serait un des rares moyens de se faire remarquer dans un environnement social marqué par la pauvreté et la violence. Jouer reviendrait à exister. »

L’homme à ma gauche ironise :

« Je joue donc je suis ?

— C’est une autre manière de l’exprimer.

— Pourtant ceux qui ne jouent pas sont aussi. Non ? »

Déstabilisé à nouveau, je reste silencieux. Cette remarque, pleine de bon sens, distille le doute. Ne me laissant pas le temps de réfléchir, l’homme au livre demande.

« La pratique que vous évoquez existe-t-elle aussi en Europe ?

— Oui, notamment dans les quartiers populaires. De nombreux joueurs professionnels ont commencé ainsi : l’Italien Claudio Gentile jouait dans les rues de Tripoli...

— Nous notons que vous n’êtes pas géographe...

— Zlatan Ibrahimovic... »

L’homme à ma gauche m’interrompt :

« Qui lui est cartographe... »

Je le regarde, sans comprendre.

« Ah ?

— Il affirme être celui qui a placé la Suède sur la carte du monde. »

J’essaye de retrouver mes esprits.

« Il jouait pieds nus dans son quartier de Rosengård à Malmö... Michel Platini tirait sur les panneaux de signalisation en allant à l’école, Zinedine Zidane s’exerçait sur la place de la Tartane de Marseille... »

L’homme au livre m’interrompt brutalement :

« Prétendez-vous avoir été un joueur comparable à ces joueurs hors pair ?

— Mon imagination me l'a permis mais je n'ai été qu'un joueur médiocre. »

Pourtant, je me souviens d'un ou deux buts spectaculaires. Notamment d'un, marqué d'un retourné. Mais je me rappelle aussi de ratés fantastiques. Notamment à cause d'un pied gauche qui ignorait qu'il pouvait participer.

De nouveau, mon interlocuteur sourit. Je le regarde plus attentivement. Je distingue maintenant les traits fins, presque juvéniles, de son visage. Il est le plus jeune des trois. Peut-être le plus émotif.

« Nous apprécions votre honnêteté sur ce point. »

Je réprime un gémissement. Les larmes me montent aux yeux. Une douleur au genou me lance. J'allonge ma jambe. Stupéfait, je découvre mon pantalon déchiré et contemple mon genou écorché. Je n'ai pas le souvenir de m'être cogné ou d'être tombé. Fasciné, je regarde le sang perler. Je vais boiter.

7

Je serre les dents. Ne montrer aucune faiblesse à ces hommes qui en tireraient bénéfice. Pourtant je souffre. La plaie de mon genou me brûle, les douleurs à la tête me lancent toujours. L'homme assis au centre tourne toujours méthodiquement les pages de son livre.

« Nous lisons le Code : 'Le sport est une activité physique fondée sur l'effort et le respect des règles'. »

J'ai l'impression de me faire taper sur les doigts. Je me mords les lèvres. De quel code s'agit-il ? Certainement pas du code civil

ou du code pénal. Et encore moins du code Vinci. S'agit-il du code du sport adopté par le Ministère de la Jeunesse et des sports en 2004 ? Possible. Prudemment, j'article :

« Oui... »

Je me trouve stupide de ne pas avoir trouvé de réponse plus élaborée. L'homme au livre poursuit l'interrogatoire :

« Vous ne semblez pas convaincu. Quelle partie de la phrase remettez-vous en cause ? »

Au hasard, je réponds :

« La deuxième. »

Un détail, un petit quelque chose, vient de détourner mon attention. Un petit 'je ne sais quoi'. Comme piqué au vif, l'homme à ma gauche se redresse sur sa chaise et s'écrie :

« La plus importante ! Nous avons la preuve ! »

Je peine à respirer. Je ne comprends toujours rien à la situation mais je sens qu'elle n'est pas en ma faveur. Je m'enquiers :

« De ? »

— Votre culpabilité ! »

Le mot résonne. Mon cœur se met à battre plus fort. Mon cerveau s'emballe. Imperceptiblement, je rentre la tête dans les épaules.

« Mais de quoi m'accusez-vous ? De quoi serais-je coupable ? »

Ignorant mes questions, mon interlocuteur, d'un mouvement emphatique, pivote sur sa chaise afin de se tourner vers ses voisins. Il arbore un sourire triomphal.

« Pourquoi perdre du temps inutilement ? L'affaire est déjà réglée ! »

Je coasse d'une voix blanche :

« Mais de quelle 'affaire' parlez-vous ? Je ne comprends pas ! »

L'homme ne prend pas la peine de répondre. Il se recale sur sa chaise et, sans plus prêter attention à qui que ce soit, glisse la

main dans sa poche, sort un journal qu'il déplie et se met à lire. L'homme au livre lui jette un regard en coin, hausse les sourcils puis me fixe à nouveau.

« Expliquez-vous. »

Faisant grise mine, le lecteur de journal recule sa chaise à grands bruits et allonge ses longues jambes sous la table. Il semble soudain immense. Les yeux rivés sur les jambes tendues, je coasse à nouveau :

« Vous, expliquez-moi ! »

Je ferme les yeux. Je ne ressens plus ni engourdissement ni douleur. Je cède désormais à la panique.

8

Les trois hommes, semblables aux engrenages d'une machine bien huilée, mènent un échange qui, je m'en rends compte, n'en est pas un. Leurs mots, soigneusement choisis, conduisent les miens dans une direction qu'eux seuls connaissent. Je me sens en danger. Je respire avec difficulté. Me calmer. Rassembler mes idées. Dire quelque chose, quelque chose d'intelligent. Trouver les mots justes. Expliquer mais aussi convaincre.

« Plongé dans son imaginaire, l'enfant joue avec le plus grand sérieux. Il s'identifie à ses joueurs favoris, joue des matchs de Coupe du Monde, gagne des trophées... ou tente de susciter l'admiration d'une fille... L'imaginaire est important pour la construction psychique. »

L'homme au livre sursaute.

« Parce que l'‘enfant’ est nécessairement un garçon ? »

Je bredouille :

« Non, bien sûr, je généralisais mes souvenirs personnels. »

Confus, je me remémore Hélène, dans son survêtement rouge, shootant dans le ballon. Sa frappe de balle en avait surpris plus d'un. Ne me laissant pas de répit, l'homme au livre enchaîne ses questions :

« Et ? »

La gorge nouée, je peine à articuler :

« Jouant, l'enfant bouleverse toutes les règles instituées : deux vestes ou deux cartables font office de poteaux de but, les équipes n'ont pas nécessairement le même nombre de joueurs, les hors-jeu n'existent pas, la partie dure un temps variable voire illimité... »

Une voix surgit de derrière le journal :

« Quelle horreur ! »

Piqué au vif, je réplique :

« Mais pas du tout ! C'est l'essence même du jeu qui est respectée. Car seul le ballon importe. Ou la balle.

— 'La' balle ? Êtes-vous certain de ne pas parler du F.C. Bâle ? »

Je regarde les longues jambes étendues. Immobiles. Croisées. Molles. Elles ne m'impressionnent pas. Le tronc de l'homme a disparu. Le journal semble s'adresser directement à moi. Refusant de laisser le dernier mot à un journal parlant et moqueur, je réponds fermement :

« Certain. Je parle bien d'une balle. Il est possible de jouer avec une balle de tennis. Alain Giresse contre Enzo Francescoli, Safet Susic contre Didier Six.

— Vous jouiez donc à un contre six ? »

Le journal cherche-t-il à me faire perdre mon calme ? J'examine attentivement la première page tendue vers moi. J'identifie un journal de sports au titre évocateur : 'Les piques'. Mais cette

première page ne manifeste aucune ironie apparente. Elle reflète plutôt un sérieux inébranlable.

« Je... Non... Je faisais allusion à un jeu d'enfant où chaque participant s'identifie à son joueur préféré et qui se joue en un contre un. »

L'homme au livre intervient :

« Nous lisons le Code : 'Le football est un sport collectif qui se pratique à onze contre onze'. »

J'observe les doigts qui tournent les pages du code. Je les trouve étranges. Pourtant ils n'ont rien de remarquables. Ce sont des doigts fins et pourtant courts, des doigts passe-partout. Pourquoi captent-ils, malgré moi, mon attention ? Pourquoi sens-je qu'un 'petit quelque chose,' qu'un 'presque rien' ne va pas ? Qu'est-ce que cela peut bien être ? Je n'ai pas le temps de réfléchir. Remarquant l'impatience de mon interlocuteur, je réponds :

« En un contre un, l'enfant est libéré de la présence des autres qui réclament la balle. Il peut tenter ou reproduire autant de fois que possible les gestes techniques qu'il veut. Il est libre ! »

Une tête émerge du journal :

« Libre comme Max Bossis ? Ou comme Rudy Krol, le Hollandais 'volant' ? »

Imprudemment, je regarde l'homme avec une pointe de dédain. Pourvu qu'il ne s'en rende pas compte ! Mais ces interventions m'agacent. Le journal a plus d'humour que son lecteur que je décrète stupide. Refusant de répondre, je me tourne vers l'homme au livre qui feuillette son ouvrage compulsivement.

« Nous citons le Code : 'Le libéro est un joueur défensif non tenu au marquage individuel'. »

Je regarde les doigts. Je regarde le livre. Je fixe les pages. Je suis stupéfait. Le 'je ne sais quoi' ! Le 'je ne sais quoi' est une absence ! Les pages sont vierges de toute impression ! Ma panique s'amplifie.

Mon cœur palpite. Le sang bat mes tempes. Je crains que les manifestations de mon anxiété ne soient audibles. Imaginant masquer mon trouble, je crie presque :

« Un enfant peut rêver d'être footballeur comme d'autres rêvent d'être médecin, explorateur ou astronaute... ! »

Les trois hommes, surpris par le volume sonore de ma voix, ont un mouvement de recul. L'homme à ma droite énonce doucement :

« Mais un jour, il lui faut prendre conscience de la réalité.

— À savoir ?

— Qu'il ne sera jamais footballeur professionnel.

— C'est exact. Parce qu'il n'a pas la constitution physique ou les qualités techniques. Parce qu'il appartient à un milieu social qui n'envisage pas le football ni comme une activité à temps plein ni comme un métier.

— Oui. Le plus souvent, la question de transformer le rêve en réalité ne se pose même pas. »

L'homme à ma gauche renchérit :

« Oui, tout le monde ne peut pas devenir professionnel.

— Mais chacun peut aimer le football et taper dans un ballon.

— Ou vivre sa vie par procuration ?

— Devant son poste de télévision ? »

L'homme au livre nous coupe la parole :

« À condition de ne pas développer des tendances mythomanes !

— Oui... Nous connaissons tous quelqu'un dont la future 'grande carrière' a été tragiquement interrompue par une fâcheuse et impromptue rupture des ligaments croisés...

— Une rupture douloureuse.

— Avec la réalité ? Sans aucun doute.

— Certes.

— Illustrée par le Brésilien Carlos Henrique Raposo vrai faux joueur qui, de 1981 à 1992, signait de juteux contrats avec des clubs huppés comme Botafogo ou Flamengo. Incapable de jouer, il simulait une blessure lors des premiers entraînements et intégrait l'infirmerie pour la saison complète. Mais Raposo avait plus rompu avec l'honnêteté qu'avec la réalité.

— Certes. Mais nous ne pensions pas à lui...

— À Aly Dia, amateur sans talent, qui a réussi à disputer, en 1996, une rencontre de Premier League avec l'équipe de Southampton, en se faisant passer pour le cousin de George Weah ?

— Pas davantage. »

Un silence pesant s'installe. Pourquoi me fixent-ils ainsi ? Soudain, je réalise :

« Mais je n'ai jamais eu la prétention de devenir joueur professionnel ! »

Je marque un temps d'arrêt.

« Ou alors j'ai oublié. »

Je prends conscience que j'ai tout oublié. Jusqu'à mon nom. Tout sauf le nom de ma prof de maths et les visages de mon enfance. Comment cela est-il possible ?

Du bout des doigts, je palpe précautionneusement mon cuir chevelu. Je ne trouve ni plaie ni bosse. Comment expliquer cette amnésie partielle ? Souffre-je d'une lésion non identifiable ? Je regarde les trois hommes tour à tour. Que m'ont-ils fait subir ? L'homme au livre ajuste ses lunettes. Il arbore un air solennel qui n'augure rien de bon.

« Savez-vous pourquoi nous vous interrogeons ?

— Je l'ignore. »

J'ai presque tout oublié. Et j'ignore ce que j'ai oublié.

« Vous êtes accusé d'être un 'footix'. »

Le mot claque. Je reste sonné, hagard, effaré, silencieux... Je redoute de m'être oublié.

« Cela n'a l'air ni de vous émouvoir ni de vous inquiéter. »

Je décide de mentir :

« J'ignore le sens de ce terme.

— Comment est-ce possible ?

— Me reprochez-vous d'être un fou qui aime le X ? Ou d'être un fétichiste du pied ?

— Mais non. Que sous-entendez-vous ?

— Pourtant vous pourriez.

— Vos obsessions et paraphilies ne nous intéressent pas.

— Et pourtant...

— Nous ne voulons rien savoir !

— Connaissez-vous le sens du mot '*calcio*' ?

— Quelque chose nous dit que vous allez nous l'apprendre.

— ‘*Calcio*’ signifie ‘coup de pied’.

— Non ?

— Si. »

L’homme au livre reste un long moment silencieux. Il m’examine sans manifester la moindre émotion. Frémissant d’angoisse, je m’enquiers :

« Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Nous découvrons que l’affaire est encore plus grave que nous le pensions.

— Allons bon... »

Les trois hommes, visages fermés, m’observent. Dans leurs habits noirs, ils sont semblables à des corbeaux. Trois ‘oiseaux de malheur’ qui claquent du bec. Trois ‘oiseaux de malheur’ disposés à me condamner. Je ne pourrais guère me sentir plus en danger.

11

Ces hommes sont donc des juges. Mes juges. Les juges d’une accusation dont je ne comprends ni la cause ni le sens. Je les regarde à tour de rôle. Statures droites, presque raides. Visages impassibles. Ils ont, sans doute, l’habitude de ce genre de situation. L’homme au livre tourne une à une les pages vierges de son ouvrage. Il ne prend même pas la peine de faire semblant de lire.

« Nous citons le Code : ‘Le footix est un amateur récent...

— Un prétendu amateur !

— Un amateur récent qui pense comprendre le football...

— Et qui en parle en connaisseur alors qu’il n’en est absolument rien ! »

Les trois hommes, de manière plus cacophonique que solennelle, m'ont enfin communiqué l'accusation qui pèse sur moi. Je vacille. Comment vais-je pouvoir me défendre face à une telle absurdité ? Soudain las, je réponds :

« Peut-on, doit-on en vouloir à cet amateur ?

— Le football est une chose trop importante pour être laissé aux amateurs !

— Votre logique me semble... illogique.

— Vous êtes là pour débrouiller cela. »

Mais à quoi tout cela rime-t-il ? Avec quoi rime le football ? Avec 'trimballe', 'déballe', 'remballe'... Je tente désespérément de faire taire la voix irritante qui murmure à mon oreille :

« Qui c'est les plus forts ? Évidemment c'est Lamballe ! »

Je me retiens de crier.

12

Respirer calmement. Inspirer. Expirer. Ne pas se laisser submerger par la panique.

« J'avoue...

— Enfin ! »

L'homme au journal s'est redressé sur sa chaise, bras levés dans un geste triomphal. Son mouvement est si brusque qu'il en a lâché son journal. Décidé à me défendre, je rétorque :

« J'avoue que je ne sais pas à quel âge j'ai tapé dans mon premier ballon. Je me souviens d'une balle publicitaire de couleur verte. Je me souviens de marcher la balle collée aux pieds dans l'appartement familial. Quel âge avais-je ? Je ne sais plus exactement. »